

la revue de
L'ECRAN

IDÉES-INFORMATIONS-CRITIQUES
PARAIT TOUTES LES SEMAINES

1932 B

4 Frs.

2 Décembre 1943



ODETTE JOYEUX *dans*
LE BARON FANTÔME



JE SUIS AVEC TOI

Stupeur de Bernard Blier qui considère Pierre Fresnay en train de devenir recordman... quel est son numérotage de films depuis l'armistice ? Pas encore autant qu'Aimé Clariond, mais Fresnay ne tient que la vedette, même s'il la partage avec Yvonne Printemps dans *Je suis avec toi*.

PIERRE ET JEAN

C'est dans *Pierre et Jean* adapté (et respecté, paraît-il) de Gny de Maupassant que Renée Saint-Cyr tente l'expérience fameuse : suivre un personnage au cours de sa vie. A vrai dire elle risqua bien l'aventure une fois, mais en trichant, il s'agissait de la *Symphonie Fantastique* où seule au milieu de ses partenaires elle traversait quarante ans... comme une fleur.



DE PARTOUT...

NOUVELLES...



Lise Delamare, Tanja Bulačhova et Jean Deninx ouvrent le cours d'Art dramatique réservé aux débutants et aux élèves ayant déjà des connaissances théâtrales.

On annonce qu'en janvier prochain, Albert Préjean sera la vedette du programme de Médran. On sait que Préjean vient de terminer *La Vie de Plaisir* sous la direction d'Albert Valantin et qu'il doit commencer sous peu. Cécile est morte d'après Simeon.

Christina Soderbaum et Heinrich George ont commencé *Kohberg* sous la direction de Veli Hrman. Heinrich George a donné récemment à la Comédie Française et avec la troupe du Schiller-Théâtre qu'il dirige une représentation de *l'Acade de Zalamea de Calderon. L'implacable destin* nous a déjà promis de lui voir interpréter *La scène de la forêt* elle-même empruntée à la pièce de Calderon.

Hans Stuwe et Winnie Markus sont partenaires dans *Le jour enchanté*.

Le nouveau film de Pierre Blanchar, *Un seul amour* est sorti la semaine dernière à Paris au Macléne et au Lord Byron. Pierre Blanchar tient le principal rôle masculin de son film avec Michelino Presle pour partenaire. Julien Bertheau, Robert Vattier, Gaby Andreu, Geneviève Morel, Gabrielle Fontan, Henri Coutet, Roger Karl et Louvigny complètent la distribution.



« J'ai ressenti assez vivement l'impureté de ces spectacles, du moins ceux que j'ai vus. Impur signifie mêlé et mêlé de telle manière que les éléments hétérogènes du mélange soient bien reconnaissables et donnent l'envie de les séparer. »

Que vient faire ici le poète ? Que ne surveille-t-il ses scarabées d'or ? Sa mission est d'être hermétique et moléculaire, spéculatif et non spéculateur. Qu'il prolonge le rêve des illuminés, passe encore ; mais pourquoi adopter face à la pellicule une pose d'attaque de nerfs ?

Et plus loin : « le film est conçu en fonction du garnd nombre à séduire ». Voici le grand argument lâché : le public, le public populaire, le petit public, la multitude de l'hypogastre. On vous attend au tournant de votre syntaxe raffinée, précieux distrait importun, intellectuel utopique ! Vous allez dire que le cinéma n'est pas un art : « On m'a demandé une fois si j'estimais que le Cinéma fut un Art ». Nous y voilà, nous en étions sûrs !

« J'ai répondu que je n'attachais à ce mot aucune importance. La Peinture est un art, et il y a beaucoup de mauvaise peinture, dont il nous importe fort peu qu'elle soit ou ne soit pas « de l'Art ».

Que troublant, et pertinent, ce rare article, vieux de cinq années; le seul, croyons-nous, que l'auteur de *Narcisse* ait jamais consacré au cinématographe. Gageons que bien des gens de métier ne s'y sont point attardés, de crainte d'avoir à le déchiffrer.

Pardi ! Le poète demeure le mâche-laurier, l'endormeur d'*Endymion*, le tirage limité, l'avaleur de clair de lune. Quelle clarté pourtant dans les observations de Valéry; et aujourd'hui, plus encore qu'en paix factice, elles se trouvent chargées d'impérieuses recommandations.

Sa vision transparente eut dû inciter à des questionnaires nouveaux, puisqu'une preuve supplémentaire était apportée que les faiseurs de girandoles connaissent mieux que tous autres le secret des amalgames de l'esprit. Ici, plus qu'ailleurs, le poète est redouté. Car il faut des millions pour tenter l'évasion qu'il réussit avec une plume de trois sous :

Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve
Ce sera comme quand on a déjà vécu;
Un instant à la fois très vague et très aigu.

Et l'on entend les protestations s'élever
« Nous sommes aussi des poètes; il n'est que de voir nos films pour découvrir une poésie latente; celle du rail, du brouillard, de la source ou du musée Dupuytren.

Et de hurler, si l'on avance qu'il s'agit le plus souvent de poésie pour personnes pâles, les mêmes clameurs des vieilles dames de Cocteau : « des amateurs ! des amateurs. Nous qui ne comptons plus nos pieds sur nos doigts ! »

Ecouteons Valéry parler de cette « suc-



« Sur le sable plumuleux du Mont Saint-Michel, alors même que le lourd attelage funèbre, impotent, d'une blancheur blafarde... »

FILMS sans CŒUR...

cession d'effets qui ne laissent rien à deviner » ou de ce « langage qui ne fait guère qu'expliquer cette fantasmagorie »; c'est là un regret de poète auquel les metteurs en scène n'opposent que bien rarement le poète.

Est-ce parce que le public, depuis quelques mois, s'incline avec une complaisance servile devant la médiocrité, l'impureté des films actuels ? Toujours est-il que cette dégresssion va croissant. Nous assistons à un dessèchement inquiétant du chyme cinématographique; et les morceaux de bravoure sont d'une rareté angoissante. On a beaucoup apprécié la tâche de sang des Visiteurs du Soir. Alors que le diable télévisé dans l'eau claire d'un bassin le déroulement d'un tournoi, le chevalier Renaud tombe frappé à mort. Une tâche de sang apparaît sur sa poitrine, grossit à vue d'œil puis se mélange à l'eau qu'elle colore. C'est là un développement solennel et irréel de la suggestion macabre. La boîte à images devient boîte à idées; enfin,

Plus récemment notre satisfaction a pu s'épanouir à travers les godrons guillotés de ce Camion Blanc dont Joannon nous a conté les aventures dans un style analogique à celui des opéras équestres qui ont marqué le début du cinématographe. L'épisode des éléphants, renouvelés de la cadence de Jean Valjean est typique de résonnance. Il appartient à Barnum et à Fantomas, et nous grise porrant par son parfum, son harmonie et sa futeur poétique. Sur le sable plumuleux du Mont St-Michel, alors même que le lourd attelage funèbre, impotent, d'une blancheur blafarde, va s'offrir aux caresses d'anéantissement de l'écran, le miracle s'opère. Sous la forme d'un providentiel troupeau d'éléphants à la vigueur paisible d'un talisman.

(Voir suite page 10)



AU PAYS DE FÉERIE

se le voletant de sujet en sujet, se passionnant parfois pour des réussites et se mettant d'autres fois à tresser des chaînes de sujets revient périodiquement à l'histoire merveilleuse. Une fois de plus il s'y attarde. Il a grandi, le cinéma. Il a des connaissances nouvelles, le truquage devenu invisible, l'image ayant acquis des beautés nouvelles et cette qualité dernière qui a de tous temps paru comme le raffinement extrême : la couleur. C'est avec tout cela qu'il s'en vient aborder le baron de Munchhausen que nous connaissons en France sous son nom de Baron de Crae. Le vrai baron de Crae qui n'a jamais vécu, était le reflet du véritable Baron de Munchhausen, mais qu'importe la précision historique, pour nous le personnage est le même. Il est celui qui a croisé son cheval au sommet d'un clocher, il est celui qui, se battant en duel déshabilla prestement son adversaire sans le blesser, de la pointe de son épée. C'est lui qui forga l'entrée d'une citadelle... en chevauchant un boulet de canon, qui connaît en Orient des aventures renouvelées des Mille et une Nuits, qui fit un petit crochet au voyage du retour pour visiter la lune et y faire connaissance avec les femmes fées. Il est l'homme des innombrables aventures merveilleuses que nous aurions rêvé d'avoir. Il s'associe dans nos souvenirs avec Le Voleur de Bagdad ou Ali Baba, il est le héros de l'illogisme poétique... Tout cela en couleurs. Voilà de quoi nous faire ouvrir des bouches toutes béantes. C'est un de nos rêves d'enfance qui se réalisent... Evidemment l'expérience est un peu dangereuse. Il est périlleux de confronter ses rêves avec une certaine forme de leur réalité. Mais de là à dire que nous en avons peur, une peur qui nous fait fuir... il y a abus de confiance de la part de ceux qui s'autorisent du public pour émettre des opinions fantaisistes. L'essentiel c'est d'aider les uns à retrouver des mirages de nacre et de donner aux autres ce qu'ils n'ont jamais su réaliser. Quoique l'on fasse, le cinéma créera toujours un univers merveilleux... Autant qu'il soit bien franchement féérique.

M. ROD.



UNE HISTOIRE VRAIE

Ceux qui ont l'habitude de raconter aux enfants des histoires, savent bien la flamme qu'ils allument dans les yeux tendus vers eux lorsqu'ils annoncent : « Celle-là, elle est vraie. » Vérité pour ceux-ci, vérité pour ceux-là, nos grandes réactions d'enfants, nous les avons toujours en nous, plus ou moins cachées, plus ou moins maquillées ou recouvertes et prêtées à tout instant à briser la croûte pour réapparaître. Le cinéma pouvait nous séduire avec des histoires vraies... Il l'a rarement réussi parce qu'il a toujours, ou presque, été trop menteur. Nous avons aimé ou refusé ses fictions, nous ne leur avons pas accordé de crédit... Et pourtant...

Et voilà que dans la production nouvelle, on sort les histoires vraies, des documentaires, on les raconte « en grand ». Mermoz est une histoire vraie sans littérature. Spaak et Grémillon sont allés en chercher une autre. Une histoire qui eut son heure de lumière, mais que chacun a oubliée, qui s'est recouverte d'ombre : l'histoire d'une des détentrices de record d'aviation, l'histoire de Mme Dupeyron.

Cette histoire avait ceci d'émouvant qu'elle concernait une femme dont ce n'était pas « le métier » de battre les records, une femme comme les autres qui a été saisie par l'aviation comme elle aurait pu l'être d'une passion. Qui a tout sacrifié pour elle jusqu'à en être injuste et dure, qui a tendu toute sa volonté pour arriver, qui est arrivée et qui, comprenant l'inhumain d'une telle fièvre, est rentrée chez elle tout tranquillement, a repris une vie que nous ignorons car elle n'a plus d'histoire... tout au moins plus qu'une histoire privée, secrète, qui ne nous regarde plus.



Elle veut entrer au Conservatoire, que le mari comme un gosse s'échappe furtivement pour « monter dans un zinc »... Avec ses joies vraies, comme sont nos joies : le jour où, l'on reçoit le premier client au nouveau garage, celui ou le couple est invité à un banquet, celui où l'on accroche une belle enseigne lumineuse... Et puis aussi avec ses joies trop grandes, ses joies imprévues... Et cela c'est la grande aventure du Ciel est à vous.

Grémillon a compris lui aussi, plier son style pour qu'il soit direct, touchant. Il a réussi une scène particulièrement émouvante lorsqu'il fait renoncer ses deux héros. Une concurrente va partir pour le même record, avec un appareil bien supérieur et la ménage dans une pauvre chambre marseillaise fait de sa déception une renonciation volontaire. Ils s'acharnent tous les deux sur leur rêve, ils le brisent, ils se moquent de lui, ils sentent qu'eux, petits bourgeois étaient fous de tenir une aventure trop grande... Ils ont raison, ils sont logiques, ils sont « comme dans la vie »... Et puis le lendemain elle partira quand même pour son raid, sur son avion sans radio, comme une femme qui fait une fugue avec le consentement triste de son mari. Pour tout cela, Grémillon a su choisir des vedettes directes, des vedettes prises comme au hasard, deux parmi la foule. Les dieux factices, c'est très bien, mais cela ne touche pas, tandis que Madeleine Renard a su ne jamais quitter le sol... Et quant à Vanel...

Cette histoire vraie se complète d'une autre histoire vraie, c'est celle du film... Car l'heure était curieusement choisie pour s'en aller tourner sur des terrains d'aviation... On est mieux dans les studios. Mais ceci et en effet une tout autre histoire.

A.

A.



VOYAGE SANS ESPoir



Il était bien simple naguère de tourner des vues de port... On y allait. Qu'à cela ne tienne, Christian Jaque amène la mer au studio... Il faudra changer la chanson classique au sujet des petits bateaux, s'ils n'ont pas de jambes ils ont des roulettes. Et lorsque s'éteignent les projecteurs, comme le studio est une maison bien tenue, une femme de ménage, machiniste balai encore un peu de mer qui traîne...



PREMIER DE CORDEE

... Mais ce que vous ne verrez jamais n'est pas forcément le petit bout de toc indispensable, ou presque pour fabriquer l'illusion. Les genoux et les mains de ceux qu'emmène Daquin dans les Alpes savent que les montagnes n'étaient pas peintes ni les rocs en carton. Témoins le « caillou » qui cassa en deux la pipe d'Agostini.



ce que vous ne verrez jamais.

Il y a une autre chose que vous ne connaîtrez pas, ce sont les ruses de Sioux qu'il a fallu à nos photographes pour réunir les quelques documents que nous reproduisons ici. Les réalisateurs sont comme des prestidigitateurs ils n'aiment pas que l'on dévoile tous leurs trucs. Cela détruit l'illusion affirment-ils ? Est-ce réel ? Il ne faudrait pas croire pourtant que tout est chiqué à l'écran, les quelques photos de Premier de Cordée suffiraient à le prouver et si c'était insuffisant, il y a l'épaule brisée de Roger Pigaut, la cheville cassée de Jean Marchat, le genou luxé de Pierre Mingand, la belle émotion de Le Gall qui se vit un beau jour accroché à une racine au-dessus de 300 m. de vide. Autant de preuves que tout n'est pas du vrai. Madeleine Renaud aussi peut

L'ETERNEL RETOUR

Faut-il montrer cette image ? Peut-être pas. On n'imagine mal que l'arrivée fameuse du couple au château de l'oncle Marc ait eu tant de témoins... Domage. Mais est-ce que cela rend les images moins belles ? Et sait-on si les plus grands poètes n'appellent pas à leur secours un petit dictionnaire.



L'ILE D'AMOUR

Et voilà Mesdames, qui avez l'âme tourmentée par Tino Rossi, qui soupiriez des lettres en chantonnant ses romances, les accessoires indispensables au séducteur fameux pour la moindre entreprise de séduction.

témoigner en faveur du « pour de vrai » elle qui, pour tourner *Le Ciel est à Vous*, alla « chercher » deux bombardements bien réels sur deux terrains d'aviation. Toujours est-il que l'époque actuelle, qui interdit les choses les plus simples, qui oblige Maurice Camm à reconstituer un village Corse grandeur nature dans un studio parisien, Christian Jaque à construire un port, (un vrai, avec de l'eau) dans un autre studio, aura reculé les bornes de l'audace cinématographique... et endurci une équipe de décorateurs qui saura, la belle époque revenue, ne reculer devant aucun obstacle.. et lorsque votre curiosité sera satisfaite, tournez vite la page, oubliez tout ce que vous avez vu et ne révélez à personne, mais surtout à personne l'existence de ces documents indiscrets... sans cela nos photographes n'oseraient plus entrer désarmés dans un studio de Paris ou d'ailleurs.

LE CIEL EST A VOUS

Ce machiniste pompier, c'est Grémillon en personne en train de « faire la pluie » sur la petite gare de Villeneuve ou Charles Vanel va rentrer tristement et où l'attendent les deux enfants qui sont peut être orphelins ? Lorsque l'on veut de vraies larmes, il faut ce qu'il faut...





Donnez nous aujourd'hui... notre Mystère Quotidien

Je viens de lire *Tornavara, Terre Boreale*. Je veux me hâter d'en parler avant d'avoir vu le film qui en a été tiré. Quand on attend ainsi l'œuvre cinématographique issue de l'œuvre littéraire, on est partagé entre divers sentiments où, si l'on aime le livre, la crainte domine.

Or, le roman de Louis Mauvaulx ne saurait laisser indifférent. En soi l'histoire serait banale. Un jeune Anglais, Gérard Webb rejoint son ami norvégien Anders Framus qui exploite une mine d'or à Tornavara, pays arctique. Anders est le fils de Siegfried Framus, autrefois grand maître d'argent et qui use ses dernières ressources à faire vivre cette exploitation dont il espère une nouvelle fortune. Il a épousé une merveilleuse jeune femme qu'il adore, et qui est sa seule raison de travailler et de vivre. Bien sûr Anders aime aussi Florence. Bien sûr Gérard en tombe amoureux. Qui aimera-t-elle ? Avec qui

Qu'est devenu Tornavara à l'écran ? Il a fallu matérialiser toute cette poésie du Grand Nord, la rendre omni-présente, baptiser Mila Parely, Florence et Pierre Renoir, Sigurd...



partirait-elle ? C'est là le sujet proprement dramatique.

Oui, mais cette aventure, en somme peu originale, est transfigurée par de nombreux éléments que Mauvaulx a mis en œuvre avec un art sobre et assez émouvant. Il y a tout d'abord un autre sujet dont le personnage principal est la mine. Une mine pauvre, mais qui recèle en ses flancs assez d'arsenic pour empoisonner l'Europe entière. Et c'est pourquoi Florence est contre la mine. Car le *réalgar* doit fournir abondamment en gaz asphyxiants le pays qui s'assèche les terres qui le recèlent. Qui l'emportera de l'Angleterre, de la Russie, des Juifs, qui convoitent cet abominable trésor ? C'est là un second et puissant élément d'intérêt.

Il y en a un autre encore, c'est l'empresse qu'exerce ce pays nordique plein de légendes, de sorcellerie, de résignation à

Roman d'aventures, roman d'atmosphère, roman psychologique *Tornavara* peut prétendre à être tout cela. Du point de vue qui nous occupe plus particulièrement le livre contient à n'en pas douter une admirable matière cinématographique. Le drame y est poignant, les personnages attractifs en leur sobre violence, mais surtout, il y a toute l'atmosphère qui les entoure, atmosphère de la mine, du pays sauvage, de cette population érasée de souffrance et de misères, de ce mystère latent des légendes et des génies. Sentez-vous le danger ? C'est que le metteur en scène, pressé par les circonstances actuelles, soit resté dans les limites de nos frontières et dans celles des faits divers, qu'il ait improvisé une terre boréale dans un coin de nos montagnes et un drame farouche dans une rubrique de chiens érasés. Alors tant pis pour la grandeur, tant pis pour l'atmosphère, tant pis pour le mystère. Espérons contre toute espérance.

Le mystère de *Tornavara* est ce que j'appellerai volontiers un mystère primaire. C'est celui des contes de fées, des génies et des elfes. Il est classé, catalogué et ne donne vraiment le frisson que par la grâce de l'art le restituant dans un cadre qui le justifie et le renforce.

Mais il y a un autre mystère, ou si vous préférez un autre merveilleux que le cinéma après la littérature semble découvrir et utiliser. C'est un mystère dépourvu de tout appareil conventionnel, sans baguette magique, sans incantation, sans

apparition. Il n'y faut qu'un mage : celui qui le fait surgir à tout instant des pavés de la rue.

Gabriel Bertin qui vient de faire paraître un recueil de récits : *Supplices de la Nuit* promène à travers la vie une tête et un regard d'aigle. C'est à dire qu'il découvre, des hauteurs où il plane, sous la plus fine touffe de l'onyme, la proie minuscule sur laquelle il va fondre. On ne peut guère, dans ce cadre restreint, démontrer en détail le mécanisme de ce haut jeu d'esprit, mais on peut essayer d'en donner l'impression d'ensemble.

Il s'agit d'une accumulation de détails minutieusement choisis et qui semblent appartenir au domaine de la plus banale observation. Et pourtant dès qu'on y regarde de plus près on s'aperçoit d'abord que ces choses ont l'air d'avoir été invisibles jusqu'à là, ou simplement délaissées, comme négligeables. Or, elles nous font voir parfois avec cruauté, un côté des êtres inattendu, surprenant, et qui fait naître en nous un malaise. C'est une question de lumière, mieux : d'éclairage. Dans l'exacuité scrupuleuse de la description, un détail parfois s'isole, demeure pour ainsi dire en l'air, ressemble au cheval blanc sortant d'un temple grec de certain tableau de Chirico.

Et tout cela nous livre le secret de certains actes dont nous n'aurions jamais



FERNAND GRAVEY

Nos lecteurs répondent nombreux aux questions que leur ont posé André Luguet, Renée Saint-Cyr et Edwige Feuillère. Voici cette semaine celles de Fernand Gravey. Elles manifestent clairement son désir de se renouveler, de ne pas être cantonné dans un même emploi à perpétuité. Le Capitaine Fracasse témoignait déjà de certaines possibilités réconfortantes. Et avec *La Rabouilleuse*, il paraît commencer une seconde carrière. Voici l'occasion de lui dire ce que vous en pensez...

connu que les raisons apparentes. Dans le récit intitulé *Souris-Bougie* par exemple, nous assistons à la venue inéluctable de la lettre anonyme, à sa formation dans le cerveau de la jeune fille que rien ne semble (de l'extérieur) promettre à cet aste vil.

C'est d'une observation impitoyable. Gabriel Bertin fait progresser dans les âmes un scalpel sans faiblesse comme sans complaisance.

Mais ce réalisme qui est celui des romanciers américains comme Faulkner, Caldwell, Hemingway en vertu de cet étrange éclairage dont nous avons parlé fait surgir tout un monde imprécis qui se situe sur cette frontière légère qui sépare le rêve de la réalité. C'est un univers fantastique où les choses et les êtres obéissent à des lois hors du contrôle humain et qui sont pourtant mêlées à notre vie de chaque jour.

Gabriel Bertin subit aussi sur ce point l'influence de Franz Kafka et aussi d'Edgar Poë et du surréalisme dont les prolongements se font jour à l'heure actuelle dans la prose française. Cette minutie dans la description extérieure et intérieure, ce mélange de rêve et de réalité, cet éclairage spécial qui découvre le côté inattendu des choses, le ton à la fois aussi ardent et détaché, tout cela produit une sorte d'incantation qui finit par mettre le

lecteur dans un état d'esprit d'acceptation et d'adhésion presque enthousiaste.

Peut-on penser produire cet effet avec l'image ? Les efforts du cinéma français, ces derniers temps semblent prouver que certains metteurs en scène le pensent. *La Nuit Fantastique*, *Les Visiteurs du Soir*, *Le Baron Fantôme* utilisent avec bonheur les éléments d'un fantastique mêlés à notre vie courante.

Je ne sais pas si dans toutes les nouvelles de Gabriel Bertin une seule donnerait la matière d'un pareil film. Peut-être celle qu'il intitule *Peau de Diabète* qui raconte comment un petit comptable est incorporé malgré lui dans le domaine merveilleux et en est finalement la victime. Pourtant je crois qu'un film tiré tel quel de cette nouvelle, manquerait de ce minimum de crédibilité auquel nous force l'image. Mais ce dont je suis sûr c'est que Gabriel Bertin pourrait écrire une œuvre spécialement conçue pour le cinéma. Ses dons d'imagination, d'observation, de fantaisie feraien merveille, alliés à cette aisance d'évolution à travers le mystère caillé des êtres et des choses.

Le livre qu'il vient de publier compte dans la littérature d'aujourd'hui. Son film, j'en suis certain, marquerait dans la production française.

Emile CARBON.

E. FEUILLÈRE

1. Comment me préférez-vous ?
Richesse de Langage ou en *Notable Catherine* ?



2. Quel genre de film souhaitez-vous me voir tourner ? Des drames ou des comédies (S'il en a dans la littérature indiquez les).

3. Quels sont, à votre avis, les partenaires masculins que vous préférez voir à mes côtés.

NOUS VOUS RAPPELONS QUE...

... les réponses que vous nous adressez sont directement transmises à leurs destinataires effectifs et que nous servons seulement d'intermédiaires.

En effet beaucoup d'entre vous, adressent au dos de leurs réponses des demandes de renseignements et de numéros qui nous obligent à un travail de copie assez fastidieux et reconnaissable, inutile. Nous savons que le papier, et les enveloppes sont rares, c'est pourquoi il vous est recommandé d'utiliser la même enveloppe pour plusieurs réponses ou même plusieurs demandes. La même enveloppe... mais pas la même feuille de papier. Ceux qui utiliseront des cartes postales auront droit à... une mention d'ingéniosité ! A condition qu'ils libellent convenablement l'adresse : Vous êtes interviewés par... Secrétariat de Rédaction, *La Revue de l'Ecran*, 43, Boulevard de la Madeleine, Marseille. Et merci !

